

# SILVIA BARON SUPERVIELLE OU LE VOYAGE D'ÉCRIRE

Sous la direction de  
Martine SAGAERT et André-Alain MORELLO



PARIS  
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR  
2022

[www.honorechampion.com](http://www.honorechampion.com)

## INTRODUCTION

*Je suis devenue le voyage d'écrire. Un prolongement, qui assemble lire et aimer.*

*L'Amour est mon moteur absolu. J'ai la certitude qu'il est le moteur de tous les arts, en particulier de l'écriture, comme il devrait diriger toutes les actions des hommes. Amour-rêve, Amour-désir, Amour-vision. S'il y a une vérité sur la terre, il serait vain de la chercher ailleurs.*

Silvia Baron Supervielle

Nous avons eu l'honneur et la joie d'organiser les 19 et 20 octobre 2020 à l'Université de Toulon, au sein du laboratoire Babel, le premier colloque international sur l'œuvre de Silvia Baron Supervielle, en sa présence. Le présent ouvrage réunit les différentes communications de cet événement, auxquelles nous avons adjoint quelques textes critiques récemment publiés en périodiques.

Née à Buenos Aires, de mère uruguayenne d'ascendance espagnole, disparue alors qu'elle avait deux ans, et de père argentin d'origine béarnaise, Silvia Baron Supervielle a été élevée par sa grand-mère paternelle, cousine germaine de Jules Supervielle. Elle parlait en espagnol avec son père et sa sœur Inés, et en français avec sa grand-mère. Comme tous les Argentins qu'elle connaissait, elle était bilingue. La veille de la remise du prix Jean Arp de littérature francophone, lors de la séance d'ouverture du « Français en partage », à l'université de Strasbourg, Silvia Baron Supervielle s'en explique :

Nous avons deux langues, celle du pays, l'espagnol, pratiquée à l'école, dans la rue, avec les amis, et la langue étrangère que nous parlions à la maison et qui était en général l'italien, le français, l'anglais, le yiddish, etc., et certains dialectes comme le basque ou le piémontais. Nous portions en nous ces langues jumelles ainsi que la nostalgie des nôtres, l'appel au voyage et le désir incessant de voir Paris.

L'exil est son héritage et son destin littéraire. À Buenos Aires, elle écrivait des nouvelles et des poèmes en espagnol. Et quand elle arrive à Paris, en 1961 – la même année qu'Hector Bianciotti – et finit par s'y installer, elle rejoint le français, la langue « qui venait de par-delà la mer »<sup>1</sup>.

Tout de suite remarquée par Maurice Nadeau, qui lui ouvre les pages des *Lettres nouvelles*, son œuvre prend forme dans une langue qui « fait semblant d'être du français »<sup>2</sup>, mais qui a le pouvoir de devenir au fil de l'écriture « une langue spatiale »<sup>3</sup>. À ce jour elle est l'auteure d'une trentaine d'ouvrages (poèmes, romans, récits, essais), édités chez José Corti, chez Arfuyen, au Seuil ou chez Gallimard, dont le titre emblématique pourrait être *Le Pays de l'écriture* (2002). Elle est notamment l'auteure de *Journal d'une saison sans mémoire* (2009), *Lettres à des photographies* (2013), *La Douceur du miel* (2015), *Chant d'amour et de séparation* (2017), *Un autre loin* (Prix Alain Bosquet, 2018), *Le Regard inconnu* (2020).

Comme en d'autres temps Victoria Ocampo et Roger Caillois – Les *Lettres françaises* de Buenos Aires (1941-1947), dirigées par Roger Caillois et rattachées aux éditions *Sur* de Victoria Ocampo, ont publié les textes de nombreux écrivains français durant l'Occupation<sup>4</sup>. En 1947, de retour à Paris, Roger Caillois entre dans le comité de lecture des Éditions Gallimard et fonde « La Croix du Sud », collection qui publie les écrivains latino-américains ; le premier livre de la collection est *Fictions* de Borges – Silvia Baron Supervielle a jeté un pont par-dessus l'océan Atlantique. Elle a donné à lire en français les plus éminents de ses compatriotes, Macedonio Fernández (1874-1952), Borges (1899-1986), Julio Cortázar (1914-1984), Juan Rodolfo Wilcock (1919-1978), Silvina Ocampo (1903-1993), Roberto Juarroz (1925-1995), Arnaldo Calveyra (1929-2015), Ángel Bonomini (1929-1994), Alejandra Pizarnik (1936-1972). Elle a aussi traduit en espagnol les poèmes et le théâtre de Marguerite Yourcenar (1903-1987).

---

<sup>1</sup> *Lettres à des photographies*, p. 44.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>4</sup> Voir l'article de Silvia Baron Supervielle, « *Lettres françaises en Argentine (1941-1947)* », *Annales de la société des amis de Louis Aragon et Elsa Triolet*, éditions Delga, 2019, n° 21, p. 353-359.

L'œuvre de Silvia Baron Supervielle est une œuvre sans frontières, sans discrimination, une œuvre inclassable, à l'image de celle de Borges, une œuvre hybride, qui associe tous les genres littéraires et place sur le même plan traduction des autres et traduction de soi, autant de traductions de voix familières et de voix inconnues. Une œuvre dont la cohésion s'affirme toujours davantage. Une œuvre qui questionne la culture d'origine, interroge l'acte d'écrire et l'entre-deux-langues, l'espagnol légué et le français réinventé, une œuvre qui part des deux rives du Río de la Plata, Buenos Aires et Montevideo, pour rejoindre la Seine et déboucher sur un espace sans frontières, un paysage imaginaire, aux horizons illimités. Une œuvre d'érudition vécue, où les scènes de lectures voisinent avec les représentations picturales, une œuvre d'amour et de mystère mêlés, qui s'inscrit entre les silences, dans le vide de la page noircie de signes. Une œuvre humaine bâtie sur l'absence, aux sources de la vie et de la mort. Une œuvre qui nous parle à l'oreille comme si elle était écrite pour nous, pour chacun d'entre nous. Une œuvre qu'il suffit de lire et qu'il n'est peut-être pas toujours nécessaire de commenter, mais dont nous avons eu à cœur de partager l'étrange beauté.

Les études réunies ici tentent d'approcher l'esthétique si singulière de Silvia Baron Supervielle, «âme en veille» selon Monique Petillon qui, lisant le dernier livre, *Le Regard inconnu*, y distingue une «rêverie grave et mystique», où «la nostalgie fait place à l'apaisement». Éditeur de Silvia Baron Supervielle aux éditions du Seuil, René de Ceccatty souligne l'importance de la peinture dans son inspiration poétique. La peinture est le guide qui permet de définir un lieu poétique, mais aussi le pont qui ne cesse de réunir deux formes de la perception sensible: le temps et l'espace. Chez Silvia Baron Supervielle, l'autobiographique et la rêverie abstraite s'entrelacent autour des concepts de voyage, d'exil, de séparation. Espace extérieur et espace intérieur se mélangent, fusionnent. C'est le versant poétique de l'œuvre qu'interroge Alain Mascarou, dans son étude «Choses muettes, tacites images: poésie et abstraction dans *La Distance de Sable*». Pour lui, l'entreprise poétique de Silvia Baron Supervielle se fonde sur la confiance mise dans les mots comme voie d'accès à l'indicible. Elle explore du langage le plus concret sa capacité d'abstraction. De cette recherche, le recueil de *La Distance de Sable* décline les axes principaux. Ils sont indiqués par les différentes acceptions de son titre, qui interfèrent: la langue, l'intériorité, la lecture. L'écriture n'est

pas un succédané de la réalité ; c'est dans son renoncement qu'elle révèle le réel. Dans cette ascèse, elle peut s'ouvrir aux fluctuations de l'intériorité, dont l'expression oscille entre désir d'inscription et d'effacement. Il revient à la lecture d'en maintenir le battement, quitte à s'effacer elle-même devant le « référent absent », rendu d'autant plus fascinant par son retrait. Explorant un autre aspect de la poésie de Silvia Baron Supervielle, María José Sueza Espejo propose une éco-poétique de *L'Eau Étrangère*, soulignant dans l'œuvre l'omniprésence de la nature : l'air, la terre, le feu, mais aussi l'arbre, le sable, le vent, le soleil, le ciel, et surtout les éléments aquatiques : mer, rivière, pluie, nuage, gouttes, source... Dans une perspective bachelardienne, et à la lumière de l'écocritique, Maria José Sueza Espejo rappelle le rôle que peut jouer la littérature en matière de respect et de valorisation de la Nature. S'appuyant sur l'affirmation de « l'extraterritorialité » de la littérature, idée empruntée à George Steiner, Aline Bergé montre que dans l'élan d'une liberté créatrice nourrie d'un dialogue avec la peinture, l'écriture de Silvia Baron Supervielle travaille à « dégager l'espace ». Mais les voies et les réalisations de sa « langue spatiale » ne sont jamais définitivement acquises dans la « terre suspendue » de l'écriture. Le lecteur attentif peut en suivre les figures, les péripéties et les métamorphoses dans l'œuvre. *Un autre loin* (2018) paraît ainsi marquer un tournant majeur dans la relation de l'auteure à la Terre tant réelle que figurée, dès lors à revisiter. Dans son étude « Le chant de la distance dans *Un autre loin* », Michel Collot montre à son tour que le recueil *Un autre loin* témoigne à la fois de la permanence du thème de la distance et d'une remarquable évolution de son expression poétique. Silvia Baron Supervielle avait jusqu'alors cultivé en poésie une sobriété et une densité qui laissaient peu de place à l'épanchement lyrique aussi bien que formel. Dans *Un autre loin*, le vers devient plus ample, le poème plus long, le rythme plus soutenu, permettant l'épanouissement d'un lyrisme moins retenu. Si les poèmes reviennent avec insistance sur le manque creusé dans l'existence et dans l'écriture par l'exil, la mort ou la séparation, ils parviennent à en tirer un chant, « le chant de la distance », qui ouvre le sujet à son intime altérité et l'espace à l'appel d'un « autre loin ». Dans son étude sur *Le Regard inconnu* (2020), José Garcia-Romeu montre que le récit entreprend, tout au long d'une première étape, une quête d'individuation afin de résoudre la dispersion des voix et des personnages, lesquels reflètent le problème d'identité de

la narratrice, partagée entre deux rives, privée de souvenirs et d'expériences concrètes. Ce n'est qu'une fois cette dispersion resserrée et l'expérience personnelle récupérée, que la voix narrative parvient, dans une deuxième étape, à s'élaner dans une expression poétique à la fois plus libre et moins volatile.

Au cours d'entretiens, d'abord avec Julie Corsin, Silvia Baron Supervielle affirme ses positions en matière d'écriture féminine : « Je ne saurais départager les femmes des hommes » ; elle revient aussi sur l'importance de la quête, son inscription dans l'ensemble de son œuvre : « en quête, oui, comme une prière. Mais je n'écris pas des essais, ce sont plutôt des récits ou autre chose sans nom précis. » Puis avec Alain Mascarou et René de Ceccatty, eux-mêmes traducteurs, c'est sur la question de la traduction que Silvia Baron Supervielle est appelée à s'exprimer. Dans son étude « Silvia Baron Supervielle en traduction : *l'amour ouvert* », Stavroula Katsiki rappelle que l'œuvre de Silvia Baron Supervielle est en effet intimement liée à la traduction. Ses pratiques plurielles – écriture translingue, traduction vers le français et l'espagnol, autotraduction – ne cessent de mettre à l'épreuve les langues de l'auteure, qui s'entrechoquent mystérieusement à la recherche d'une langue à réinventer inlassablement. Mais cette œuvre multiforme (poésie, romans, nouvelles, essais), ainsi que tout un univers paratextuel riche l'accompagnant (préfaces, articles, correspondances, entretiens, discours), propose aussi une réflexion originale sur l'écriture et la traduction, sous le prisme d'un exil parisien heureux, condition nécessaire à cette quête toujours recommencée. Rarement une création poétique s'est attachée avec une telle obstination passionnée à penser, en les redessinant à l'infini, les frontières géographiques, linguistiques et textuelles : en réalité, c'est « ce mot énigmatique, langue » que cette pensée-poème nous invite à questionner.

L'œuvre de Silvia Baron Supervielle, notamment *L'Alphabet du feu*, peut être aussi observée du point de vue de la littérature migrante, avec la mise en question des fixités identitaire, culturelle et langagière. L'étude de Maria Alejandra Orias Vargas interroge la construction identitaire de l'écrivaine à partir des langues et de la mobilité migratoire. L'écriture suit le mouvement de la Seine pour joindre le Río de la Plata, évoquant ainsi le passage entre deux langues et deux espaces géographiques. On peut donc parler avec Axel Gasquet, d'une « poétique de l'entre-deux » dans l'œuvre de Silvia Baron Supervielle.

Cette poétique se décline différemment selon les circonstances et au fil des œuvres, recouvrant plusieurs binômes : le Río de la Plata et la France, Buenos Aires et Paris, le passé et le présent, là-bas et ici-même, l'espace lointain et l'espace immédiat, la traduction et l'écriture. Sa pratique de l'intertexte dissout l'espace et le temps pour construire une littérature qui malgré sa topographie nominative se veut toujours sans frontières et flottante. Mais les tandems de cette cartographie imaginaire ne sont pas des noyaux antinomiques ; ils sont plutôt des unités cohérentes qui constituent des univers articulés d'un même imaginaire flottant. De la littérature migrante à l'écriture nomade : dans son étude, « Par-delà la mère et la mer : l'écriture nomade de Silvia Baron Supervielle », Marc Sagaert rappelle à quel point la disparition de la mère a influé sur la vie et l'œuvre de l'écrivaine, l'a incitée à quitter le Río de La Plata pour aborder une terre nouvelle, un nouveau pays. Se laisser enlever par la mer est certes répondre à un besoin d'évasion. Mais cet exil volontaire, ce passage d'une rive à l'autre, d'une terre nourricière à une autre, est plus intérieur que géographique : la traversée de l'infinité bleue donne à la vie un nouveau cours, permet aux fleuves de se rejoindre en pont, offre à la ligne d'écriture une nouvelle langue, un nouveau chant, un compas souverain. Aussi lever l'ancre est-il également lever l'encre, réunir la mer et la mère dans un même espace de création.

Mais ce *Pays de l'écriture* – ce beau titre que Silvia Baron Supervielle a donné à l'un de ses livres et qui pourrait désigner son œuvre toute entière – ne serait-il pas aussi le Pays de la lecture, se demande Marie Odile Germain. C'est l'occasion de relire les essais de Silvia Baron Supervielle, où le rôle de la lecture est sans cesse rappelé, et où se rencontrent Hawthorne, Borges, Rilke, Pessoa. Silvia Baron Supervielle en lisant en écrivant, pour reprendre un titre de Julien Gracq. La rencontre, et la traduction des œuvres de Marguerite Yourcenar, conduit André-Alain Morello à confronter les œuvres de ces deux exilées ; œuvres si différentes mais qui se retrouvent dans le constant souci de l'autre, et dans la curiosité pour toutes les cultures. C'est par la médiation de la musique, celle des *Variations Diabelli*, que Juan Carlos Mondragón, « L'Aleph de la rue Pérez Castellanos », se propose de relire l'œuvre de Silvia Baron Supervielle. Le travail de Silvia Baron Supervielle absorbe, transforme et enrichit l'invention borgésienne ; l'Aleph de Borges était à Buenos Aires, celui de Silvia Baron Supervielle à Montevideo.

Revenant une dernière fois à la peinture, Martine Sagaert montre enfin que dans les textes de Silvia Baron Supervielle, du *Livre du retour* au *Regard inconnu* en passant par *La Forme intermédiaire*, les chevaux occupent une place majeure. Signes du passé, signes du mystère, signes d'une transfiguration à venir, signes des métamorphoses infinies, ils attestent de l'unicité de cette œuvre et de son imaginaire.

Martine SAGAERT & André-Alain MORELLO